



Francis Dannemark

*Mémoires  
d'un ange maladroit*



roman

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et [Cairn.info](http://Cairn.info), qui ont réalisé le présent volume.

[www.espacenord.com](http://www.espacenord.com)



F É D É R A T I O N  
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2015 Communauté française de Belgique pour la présente édition

ISBN : 978-2-87568-114-0

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.  
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Francis Dannemark

**Mémoires  
d'un ange maladroit**

roman

*Postface de Daniel Laroche*



*Pour mon père, bien sûr.  
Pour Nathalie et  
pour Michel-Claude.*

*Je ne connais plus que la brume et ses légendes...*

Bernard DELVAILLE

*Bien plus tard, on découvrira, séparés par vingt centimètres de terre, des éclats de silex et des fusils d'assaut en titane. On reconstituera alors aussi Childe Harold et l'histoire d'Ulysse.*

Étienne REUNIS

Fin. En blanc sur fond de ville nocturne, ces trois lettres apparaissent sur l'écran, un peu floues, comme venues de loin. Bientôt elles s'immobilisent, et la fin n'est plus qu'un mot parmi d'autres, au milieu des enseignes lumineuses qui couronnent les hauts immeubles.

Il a arrêté le défilement de la bande magnétique et il reste là, assis dans la pénombre. Il s'endormira peut-être. Ou il regardera longtemps la ville figée, la ville qui ne dort pas, la ville qui dort pour lui, pour toujours, comme une métropole désaffectée.

Attaqué à la base, le mur a résisté un long moment, grâce à son épaisseur sans doute, puis en quelques secondes, il s'est effondré, et avec lui une des quatre tours du château. Ce fut alors une sorte de calme, chaque nouvel assaut causant de sérieux dommages au bâtiment central sans pour autant affecter les trois autres murs et les trois tours. Le vent s'était levé et faisait défiler de plus en plus vite de lourds nuages d'orage. Il allait pleuvoir.

J'avais presque cessé de prêter attention à la mer quand une vague plus haute vint brutalement m'éclabousser. Avec elle croula d'un seul coup tout ce qui restait du vaste château de sable. Les nuages étaient passés sans que tombe la moindre goutte de pluie.

Il commençait à faire nuit. Je me rendis compte que j'étais resté bien plus longtemps que je ne le croyais près de ce curieux édifice sans propriétaire. Il était temps de rentrer. Au loin, des grondements sourds ; l'orage sans doute. Temps de rentrer, de regagner ma chambre, de m'asseoir devant mon bureau encombré de notes à classer.

Par la fenêtre de ma chambre, je peux voir la plus grande partie du jardin, observer les allées et venues des nombreux chats qui en ont fait leur domaine. Mes chats de garde, dit Hermann en souriant, un héritage comme un autre.

Il y a quelques petites pièces d'eau. Certaines communiquent entre elles par de minuscules canaux qui disparaissent dans la végétation. Parfois, un des chats vient s'installer tout près d'une petite fontaine qui servait sans doute autrefois à renouveler l'eau des bassins. Le chat reste là un moment, immobile à côté de la fontaine silencieuse. Au crépuscule, on ne distinguerait plus l'un de l'autre. Et on ne verrait plus qu'à peine le petit pavillon délabré qui se trouve tout au fond du jardin, et dont je me demande parfois à quoi il a servi et s'il contient encore quelque chose.

Tout est silencieux pour l'instant dans la maison, vieille villa d'un vieil homme, au bord de la mer grise, au bord des brouillards. (On dit qu'on peut parfois, par temps très clair, voir au loin des falaises blanches.)

Il faisait froid à Berlin cet hiver-là. Comme tous les hivers à Berlin, a-t-il ajouté. C'était en 53. De la chambre de son hôtel sur le Kurfürstendamm, il pouvait voir défiler les voitures, très nombreuses. Des Opel, des Mercedes, beaucoup d'américaines. Cette si vieille ville était une ville toute neuve, mais ce contraste, de même que celui, pourtant flagrant et désolant, entre la zone occidentale et la zone russe, l'intriguait moins que celui qu'il avait remarqué souvent déjà au sein de la population berlinoise. Si la plupart des Allemands qu'il rencontrait étaient silencieux et soucieux malgré leur amabilité et leur discrète efficacité, d'autres se montraient hautains, presque arrogants. Pour faire oublier que si Berlin avait recommencé à vivre, ce n'était pas grâce à eux, mais par la volonté et avec l'argent de leurs vainqueurs ? Hermann l'avait cru un certain temps, lors de précédents séjours, mais il avait compris cette année-là qu'il y avait autre chose. La guerre qu'ils avaient perdue et qui avait détruit leur ville, ce n'était pas vraiment leur guerre, parce qu'ils étaient prussiens avant d'être allemands, et qu'ils n'avaient eu que mépris pour les nazis.

Franchir les barrages pour passer en zone russe était toujours désagréable. Il en a peu parlé. Peut-être parce qu'il était de ceux qui, les affaires terminées, pouvaient regagner une chambre d'hôtel confortable, bien chauffée, avant d'aller manger au restaurant chinois du Ritz, où un simple repas coûtait le salaire

mensuel d'un Berlinois.

J'ai rembobiné une de mes cassettes et j'ai retrouvé *Berlin* de Lou Reed. J'avais encore en mémoire des bouts de phrase. *In Berlin by the wall... you were five foot ten inches tall... candlelights and Dubonnet on ice... oh honey, it was paradise...*

Cette année-là, il n'y avait pas de mur. Quand j'ai parlé à Hermann de la construction de celui-ci, quand je lui ai posé des questions, il a parlé d'autre chose. De la Muraille de Chine, je crois, oui, en me montrant un petit vase apparemment très ancien. Ces œuvres d'art venues d'Extrême-Orient n'ont pas de prix, n'est-ce pas ? Je ne savais pas quoi répondre. Et pourtant elles en ont un, dit-il, en l'occurrence des bas nylon et quelques oranges, mais c'est bien loin, tout cela, ça n'a plus d'importance.

(Plus tard, il dira non, ce n'est pas cela, non, je ne sais plus, il faisait froid cet hiver-là.)

Quand je suis descendu ce matin, Hermann venait de terminer son petit déjeuner. Je me suis assis en face de Cathy, sans prêter attention à la musique insipide que diffusait la radio. À la fin du morceau, une voix annonça le bulletin météorologique. C'est peut-être parce que Cathy venait de me dire que la brume était déjà en train de se dissiper que j'entendis le speaker annoncer que la tempête qui faisait rage depuis plusieurs jours n'allait probablement plus durer que vingt-quatre heures. Pendant quelques secondes, je me demandai ce qui se passait : il ne faisait pas particulièrement beau, mais il y avait peu de vent, et la mer, je l'avais vue la veille encore, était tout à fait calme. Hermann s'était rapproché de la table, il me regardait en souriant.

– C'est un enregistrement, dit-il. Je vais passer les actualités si vous voulez.

Je suppose qu'il prit pour un acquiescement mon silence et le sourire que je venais de lui rendre. Une journaliste parlait de troubles très sérieux. Proches ou lointains ? Je n'écoutais pas. Je regardais fondre un morceau de sucre dans ma tasse de thé en parlant avec Cathy. J'entendais des mots : une suite de sons, rien de plus. Le jardinier venait de passer devant la fenêtre, je pensais aux arbres du jardin, à ceux dont la cime allait se perdre dans les derniers pans du brouillard.

Je crois que je suis venu ici sans idée préconçue, sans avoir rien imaginé de précis. C'est peut-être pour cela que je n'ai été qu'à moitié surpris de rester longtemps sans voir vraiment Hermann. Il m'a accueilli à mon arrivée puis, d'une certaine manière, il a disparu, peut-être pour que j'aie le temps de m'habituer à la maison, à moins que ce ne soit pour que lui, lui, le jardin, la maison, s'habituent à ma présence.

C'est Cathy qui m'a fait visiter les lieux, qui m'a laissé le temps de choisir l'endroit où j'allais m'installer. C'est elle aussi qui m'a donné les premières indications relatives à mon travail de secrétaire. Elle m'a montré, en me disant que j'aurais sans doute à les classer mais qu'elle ne savait pas exactement comment, tous les documents rangés dans des bibliothèques, des bureaux, des armoires, des caisses. Quand je lui ai demandé si elle allait s'occuper du même travail, elle m'a dit que non, qu'elle se chargerait de taper à la machine.

Pendant un certain temps, je suis donc allé d'une pièce à une autre, feuilletant des agendas, regardant des cartes postales, classant des livres, des factures, des lettres, des catalogues.

Cathy a à peu près le même âge que moi. À deux, nous devons avoir l'âge d'Hermann.

Quelques jours après mon arrivée, j'ai trouvé un tout petit livre, glissé entre deux tomes d'une vieille encyclopédie. Cathy

n'a pu me donner aucun renseignement sur l'auteur ou sur l'éditeur, et la dédicace est illisible. J'ai montré à Cathy le curieux petit texte de Nicholas Mosley placé en exergue :

*À présent nous voici vieillissant dans nos chambres, nos fauteuils. Cela s'est passé tandis que nos sens ne regardaient pas. Tout dans notre tête. Le lien entre nous et eux est seulement dans les histoires.*

J'ai pris l'habitude d'aller régulièrement dans le jardin qui entoure la villa. Il faudrait parler de parc plutôt que de jardin. Parce qu'il est très vaste ? Je ne sais pas. Tantôt c'est un des deux mots qui s'impose, tantôt c'est l'autre. Seuls certains endroits sont entretenus, ici et là. En fait, la plus grande partie est plus ou moins laissée à l'abandon. Il y a un jardinier pourtant, et bien qu'il soit visiblement âgé, il semble en bonne condition physique. Il parle peu, ne répond pas toujours aux questions que je lui pose. Mais il m'a quand même dit que c'est sur l'ordre d'Hermann qu'il ne s'occupe que de quelques zones bien précises. Il m'a fait visiter l'endroit, juste à côté du garage, où il range son matériel. Au fond de la remise, une bâche recouvre partiellement un canot à moteur d'un modèle qu'on ne fabrique certainement plus depuis des années. S'il est en état de marche ? Le jardinier dit que oui. Je regarde son visage : il est figé et serein comme celui du nain de pierre qui se trouve au bout d'une des pelouses, à quelques mètres des arbustes et des grands arbres qui cachent les murs de la propriété. J'irai les voir, les toucher ; voir ce qu'il y a au-delà.

– Il n'y a rien au-delà, dirait un jour Hermann, c'est le bout du monde ici, c'est un jardin et c'est un parc, l'un éparpillé dans l'autre, l'un pour s'arrêter et l'autre pour voyager.

Je l'ai vu ce matin, très tôt, debout à deux pas de la porte, un revolver à la main, en position de tir.

Mais il n'y a personne dans le parc, personne dans les allées ou sous les arbres.

Dans un de ses vieux agendas, ouvert au hasard, quel ques mots : *Vienne : arrivé trop tard pour R.V. prévu.* Et plus bas sur la même page : *Tout ce qui est vrai, aussi vrai que possible en ce moment précis, sera peut-être suspect ou faux dans un instant.* Une note personnelle ? Une citation sans doute, mais sans références ; une phrase sans feu ni lieu, une de plus. À classer, malgré tout.

*Am Sterntor*. Le nom d'un hôtel à Leipzig. Cela signifie « À la porte des étoiles », m'a-t-il dit. Il y a séjourné à maintes reprises, presque toujours à la fin de l'hiver. En mars précisément, si j'en crois certaines notes que j'ai retrouvées. Il y avait encore beaucoup de neige, presque chaque année. Et chaque année les mêmes files devant les magasins. Il parle des milliers de jouets venus de Tchécoslovaquie, de Roumanie, de Russie, d'Italie, de France, de Belgique, châteaux forts et petits trains en bois peint, poupées et puzzles, tous réunis dans un palais pour la durée d'une foire.

Il parle de la « Cave de Goethe » dans le *Auersbachkeller*, qu'un souterrain reliait à l'université. C'est là que l'écrivain aurait écrit son *Faust*. Les gens qu'il retrouvait là, tard dans la nuit ? Des clients, dit-il. Le temps passait vite et lentement.